

« Les Soleils des Indépendances »

Jean-Cléo Godin

Volume 4, numéro 2, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036319ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036319ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, J.-C. (1968). « Les Soleils des Indépendances ». *Études françaises*, 4(2), 208–215. <https://doi.org/10.7202/036319ar>

« LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES »

Jacques Ferron, écrivain québécois, intitule *les Grands Soleils* un drame historique sur la tentative de libération faite par les patriotes de 1837. Et voici qu'un écrivain francophone de la Côte-d'Ivoire, Ahmadou Kourouma, se mérite le premier prix littéraire décerné par la revue *Études françaises* avec un roman intitulé *les Soleils des Indépendances*¹. Entre la pièce de Ferron, jouée tout récemment par le TNM de Montréal, et ce roman qui nous vient de l'Afrique noire, la parenté tient peut-être au seul rapprochement des titres. Mais c'est un rapprochement significatif : l'un et l'autre écrivains, pour exprimer l'éclatement de l'indépendance — ses élans et ses pénibles commencements — ne rejoignent-ils pas, spontanément, le grand et naturel mythe du Soleil ? Soleil de la chaleur vivifiante, ou lumière trop ardente ; Soleil joyeux des aubes heureuses, ou voilé et proche encore des grands orages.

L'on se rend vite compte, toutefois, en lisant le roman de Kourouma, que les soleils des indépendances ne sont pas entièrement bénéfiques et paisibles. « ... les soleils des Indépendances, disent les Malinkés » (p. 9) : l'on devine quelque ironie dans la formule. Il y avait bien, pour les Anciens, les soleils des harmattans, et il fallait s'en méfier ; ceux des indépendances ne sont-ils pas plus inquiétants, surtout lorsqu'on s'appelle Fama et qu'on est le dernier descendant d'une race qui a régné sur les Malinkés ? « Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou ... » (p. 11). Titre de gloire, sans doute, dans une société qui, comptant les lunes plus que les soleils, consultant les griots (sorcières) et les marabouts

1. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 172 p.

plus que les gouverneurs coloniaux et croyant en la magie des rites sacrificiels plus qu'en la vertu de la science, vivait fidèle à elle-même et consciente, du moins, de son identité profonde, sous la domination d'Allah. Mais l'ère des indépendances et du parti unique n'a cure des princes Doumbouya, des présages, et de tout ce qui fait qu'un Malinké est un Malinké.

Fama, c'est le héros des *Soleils des Indépendances* : c'est son histoire qui est narrée, son drame que nous suivons jusqu'à sa mort. Mais Fama, avec toutes ses faiblesses et tous ses rêves, est un authentique héros tragique, dans la mesure même où toute une société riche de traditions, de rites et de rêves, meurt avec lui. Ainsi ce roman, qui aurait pu n'être qu'un récit pittoresque de la négritude ou une chronique de la décolonisation, ce roman rejoint, au-delà des particularismes régionaux, l'universelle condition humaine.

*

* * *

Ce qui frappe d'abord dans ce roman, c'est son ordonnance rigoureuse et simple. Trois parties, chacune correspondant à la fois à un déplacement du héros et à une étape majeure dans le déroulement de l'intrigue. La transition est d'ailleurs marquée, chaque fois, par un départ ou une arrivée — ce qui peut bien se faire, dans ce pays où les ombres des morts se déplacent, par l'évocation de la mort. En fait, le roman est comme encadré par la mort. Tout commence avec la mort de Koné Ibrahima dont l'ombre s'échappe aussitôt de la capitale pour retourner au « lointain pays malinké natal pour y faire éclater la funeste nouvelle des obsèques » (p. 9). À la fin, c'est Fama qui meurt, victime d'un caïman sacré. « Fama avait fini, était fini. » (p. 170). Le héros est mort, le roman est terminé. Mais la mort elle-même n'est jamais qu'une étape, inscrite dans un cycle de vie. « Un Malinké était mort. Suivront les jours jusqu'au septième jour et les funérailles du septième jour, puis se succéderont les semaines et arrivera le quarantième jour et frapperont les funérailles du quarantième jour et... » (p. 170). Et la vie, chez les Malinkés, reprendra son cycle de

mort et de vie, dans un village appelé Togobala du Horodougou, jusqu'à ce que le parti et la « bâtardise » aient détruit tous les vestiges de la société ancienne.

La première partie est sans doute celle qui déroutera le plus le lecteur d'Occident. L'on se trouve tout à coup plongé dans un univers malinké où, au travail de l'usine, au va-et-vient des bateaux et des camions faisant commerce, se mêlent le recours au sorcier Tiécoura, les rites d'excision des jeunes filles et les rites sacrificiels. C'est de Salimata, ici, qu'il sera surtout question. Salimata, femme de Fama, dont tout le drame — celui de la stérilité — semblait inscrit et prévisible depuis le jour de son excision. Jour sombre, dont Salimata n'avait connu que les douleurs, sans « les chants, les joies et tout le village se ruant à la rencontre des filles excisées » (p. 34). Puis elle avait été violée, par un « génie » ; « elle ne savait pas si en vérité ce fut le génie qui la viola ... si ce n'était pas le féticheur Tiécoura qui l'avait violée dans sa plaie d'excisée » (p. 35). D'où une invincible nausée devant les intimités de l'homme, de tout homme qui rappellerait Tiécoura. Seul Fama ne lui inspirait pas ce dégoût, et elle devint sa femme. Mais la malédiction continue à peser sur elle : elle demeure, malgré tous les rites accomplis, une femme stérile. « Elle avait le destin de mourir stérile. » (p. 68). Destin doublement tragique. Car une femme au ventre plat est l'objet de tous les mépris ; mais surtout, elle sait que mourra, par sa faute, la lignée des princes dont Fama est le « dernier et légitime descendant » (p. 11).

C'est justement la mort d'un cousin, laissant à Fama la chefferie du Horodougou, qui ouvre la seconde partie. Fama retourne au village de ses ancêtres, pour recueillir l'héritage : quelques têtes de bétail et deux femmes. Le retour au village a quelque chose de pathétique. « Au nom de la grandeur des aïeux Fama se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Du Togobala de son enfance, du Togobala qu'il avait dans le cœur il ne restait même plus la dernière pestilence du dernier pet. » (p. 89). Le prince revient, mais le royaume n'est plus que l'ombre de sa gloire, ruiné par les indépendances. Et Fama, revendiquant son titre, sera bientôt suspect : on craint qu'il ne cherche à

« tordre le cou aux Indépendances, au parti unique et à tous les comités » (p. 114). Les rusés Malinkés ont bien imaginé un compromis commode : « Fama resterait le chef coutumier, Babou le président officiel. » (p. 118). Et les choses semblent s'arranger lorsque Fama décide de retourner dans la capitale « près de Salimata, près de ses amis et connaissances pour leur apprendre son désir de vivre définitivement à Togobala ... » (p. 127). Mais était-ce vraiment nécessaire ? Était-ce prudent, alors que les sacrifices prédisaient « un voyage marqué par le mauvais sort » (p. 127) ? Malgré les augures, Fama partit pour un « maléfique déplacement » (p. 129). Le soleil monta rapidement, ce jour-là ; mais l'on vit bientôt, du côté où Fama était parti, de sombres nuages, et le tonnerre gronda.

Entrepris sous de tels auspices, le voyage ne pouvait qu'être néfaste. Salimata, d'abord accueillante, fit bientôt la guerre à cette concubine que Fama avait héritée du cousin et qui, suprême humiliation, était « féconde comme une souris » (p. 134). Mais il y a plus grave. Ce rêve que fit Fama une nuit, où il vit un cynocéphale poursuivant « les hommes tout nus et musclés mais fous d'épouvante qui se débandaient » (p. 143), ce rêve annonce la fin de Fama. Un vent de terreur politique souffle sur la capitale : c'est le parti unique qui cherchera à « tordre le cou » de Fama. Emprisonnement, privations, vexations et procès loufoque, où le prince malinké est condamné. Mais la miséricorde du président des indépendances est grande, et Fama sera gracié. Trop tard. Fama, abandonné entre-temps par Salimata et par la concubine Mariam, n'aspire qu'à la paix des ancêtres. Et dans un dernier sursaut de fierté, cherchant à rejoindre Togobala malgré la défense des soldats des indépendances, il sera attaqué et blessé par un caïman sacré. Dans l'ambulance qui le transporte, il meurt. « Il fallait rouler jusqu'au prochain village où on allait s'arrêter. Ce village était à quelques kilomètres, il s'appelait Togobala. Togobala du Horodougou. » (p. 170). Fama, ainsi, rejoint ses ancêtres dans la paix.

*

* *

Les Soleils des Indépendances, c'est donc un récit incarné, proche de l'humain, mais proche aussi d'une certaine évolution sociologique de l'Afrique noire. Il est certain que les Africains qui liront ce roman y reconnaîtront certains problèmes — voire certains personnages; ils sauront, mieux que nous, savourer les nuances de l'expression, goûter l'humour et le sarcasme, dire tous les mythes au caractère sacré auxquels l'auteur a touché. Mais la signification, le symbolisme, le charme poétique qui tient au langage, ne sauraient échapper au lecteur d'Occident, même s'il n'a, du milieu sociologique concerné, qu'une connaissance superficielle.

« La colonisation a banni et tué la guerre mais favorisé le négoce, les Indépendances ont cassé le négoce et la guerre ne venait pas. Et l'espèce malinké, les tribus, la terre, la civilisation se meurent, percluses, sourdes et aveugles . . . et stériles. » (p. 21). Voilà, me semble-t-il, le problème sociologique fondamental. C'est une question complexe, où il n'est pas facile de prendre parti; le tout est peut-être de savoir quel but l'on poursuit et quelles valeurs il faut sacrifier. Mais les sacrifiés souffrent: c'est le seul fait qui demeure, et sur lequel Ahmadou Kourouma a voulu se pencher, avec intelligence et sympathie. Je me refuse, quant à moi, à y voir un réquisitoire contre l'indépendance: c'est un plaidoyer pour l'humain.

Cet homme, on ne saurait l'oublier, est noir. Au-delà de la race malinké, c'est la condition du Noir bafoué et humilié que le romancier décrit. «... des lacs d'eau continueront de croupir comme toujours et les nègres colonisés ou indépendants y pataugeront tant qu'Allah ne décollera pas la damnation qui pousse aux fesses du nègre. Bâtards de fils de chien ! » (p. 24-25). Plainte amère et dure, dans la bouche de Fama qui la profère; paroles justes, peut-être, mais que Fama, dans le même souffle, qualifie de « malséantes injures ». Autant dire que la malédiction qui pèse sur l'homme noir subsistera et que, sous la domination d'Allah, le Noir est prisonnier des rites millénaires, des tabous et des mythes qui tissent la trame de sa vie et guident ses choix.

Et voilà justement, peut-être, ce qui permet à ce « roman africain » de dépasser le cadre limité des particularismes, de dépasser même la négritude : l'univers confus, mais d'une extrême richesse, de la pensée mythique. Un monde où les hyènes et les panthères, les reptiles ou les oiseaux sauvages, comme la lune, le soleil et les rêves, ne se dissocient pas de la vie humaine. En Occident, seuls les poètes ont conservé le sentiment de cette continuité entre l'homme, l'animal et les éléments : mais cela suffit à nous faire comprendre que, où qu'il vive, l'homme plonge ses racines dans les vieux mythes. Pour cela même, le roman de Kourouma rejoint l'homme universel.

*
* *

Il y a dans ce roman un langage exceptionnel. Langage éminemment concret et qui crée à mesure les images les plus neuves. « Le président du comité avançait dans le dire comme on marche dans un marais, en tâtant... » (p. 116). Partout, le langage reflète une pensée proche de la vie animale et des choses plus que des idées. Cela donne, parfois, des images aussi vertes que : « Fama demeurant analphabète comme la queue d'un âne » (p. 22). Mais cela donne également ce très beau titre de chapitre, où le monde du mythe et le langage de la société contemporaine se rencontrent : « Ce furent les oiseaux sauvages qui, les premiers, comprirent la portée historique de l'événement » (p. 149). Il arrive aussi que la syntaxe un peu particulière étonne. Dans cette phrase, par exemple, où l'on ne sait exactement ce qu'il faut suppléer, pour la rendre pleinement compréhensible : « Fama rejoint, retrouvé, aimé et vécu, les jours de bonheur sortirent. » (p. 45). Ailleurs, c'est tel particularisme du vocabulaire qui fait sourciller : un doute surgit, alors, sur le sens précis de certains mots. Mais est-il nécessaire qu'un mot figure au dictionnaire ? Il importe seulement que, pour l'essentiel, l'on comprenne. Et dans ce roman où les tournures étonnantes abondent, renouvelant à la fois le vocabulaire et la syntaxe de la langue, jamais l'on a l'impression d'une création inutile, ou gauche. Bien au con-

traire. Et jusque dans certains jaillissements un peu désordonnés de cette imagination féconde, comment ne pas être sensible à l'enchantement des sonorités et des images qui se bousculent ? Dans ce titre, par exemple : « Le cou chargé de carcans hérissés de sortilèges comme le sont de piquants acérés, les colliers du chien chasseur de cynocéphales » (p. 29). Moins audacieuse, la phrase suivante n'en est pas moins juste et belle : « Le bateau cassait les rides multiples d'une lagune enfoncée et enflammée par un soleil silencieux et pressant. » (p. 56). La gamme des images que l'on rencontre dans cette œuvre ne serait pas complète si l'on ne citait, encore, ce titre admirable de pureté et de sobriété : « Marcher à pas comptés dans la nuit du cœur et dans l'ombre des yeux » (p. 81). Jamais la langue ne cesse d'être concrète ; mais, que les images se bousculent les unes les autres, comme se déverse un trop-plein, ou qu'elles jaillissent avec une sorte de discrétion et de perfection dignes de Valéry, elles créent un langage neuf, coloré, d'une très belle venue.

Il me paraît presque inutile, en terminant, de signaler la rigoureuse logique des grands symboles qui unissent tous les épisodes de ce roman : la stérilité de Salimata, le Soleil aussi présent qu'un personnage vivant, le caïman sacré qui blesse Fama. Tout tend à opposer, autour du héros, les forces et les symboles de la vie féconde, et ceux de la fatalité et de l'échec. Mais cela ne préjuge en rien de la justice et de la grandeur de l'homme. Le tort impardonnable de Fama, après tout, c'est d'avoir été « un peu comme la petite herbe qui a grogné parce que le fromager absorbait tout le soleil ; le fromager abattu, elle a reçu tout son soleil mais aussi le grand vent qui l'a cassée » (p. 21). L'herbe et le fromager : cela ressemble à une fable bien connue. Et, comme dans la fable, ce n'est pas le plus fort qui se mérite l'admiration.

L'œuvre de Ahmadou Kourouma prend le départ sous d'heureux auspices ; que les dieux lui soient favorables ! Avec la nouveauté de son langage concret et poétique et la haute qualité de son témoignage humain, ce roman mérite, croyons-nous, la plus large audience.

Si la francophonie peut apporter à la littérature française — et à la littérature universelle — un véritable enrichissement, un renouvellement de la langue et du roman, c'est par de telles œuvres qu'elle le fera.

JEAN-CLÉO GODIN



GVILLELMVS POSTELLVS

Gravure tiree du De re publica seu magistratibus atheniensium de Guillaume Postel Lyon Le Maire 1635 (Bibliothèque municipale de Bordeaux)

PRIX DE LA REVUE ÉTUDES FRANÇAISES

A la suite de la proclamation simultanée, à Montréal et à Paris, les 22 et 23 février 1968, du lauréat du Prix de la revue Etudes françaises, nous tenons à exprimer notre reconnaissance au fondateur du Prix, M. J.-Alex. Thérien, imprimeur à Montréal, président de la société Thérien Frères (1960) Limitée; à MM. Jacques Brault, Naim Kattan, Paul-Marie Lapointe et M^{lle} Danielle Ros, membres du jury; au comité d'organisation du Prix, en particulier à M. André Bachand; au Ministère des Affaires intergouvernementales du Québec; au Service de la coopération avec l'extérieur du Ministère de l'Éducation du Québec; à la Délégation générale du Québec à Paris; à la Direction des Affaires culturelles du Ministère des Affaires extérieures, à Ottawa, et en particulier, à son ancien directeur, M. René de Chantal, et à son nouveau directeur, M. Jacques Gignac; au conseiller culturel de l'Ambassade de France à Ottawa, M. Philippe North; au conseiller culturel de l'Ambassade du Canada à Paris, M. Pierre Trottier; aux divers services de presse, radio et télévision, et en particulier, à la Société Radio-Canada et à son Service international, aux agences France-Presse et Presse canadienne, à l'OETF et à l'OCORA; à Air-France et à son représentant au Canada, M. Michel Pairault; au directeur du Bureau de l'information de l'Université de Montréal, M. Jean Cloutier, et à son personnel; et aux Presses de l'Université de Montréal.

Le directeur du comité d'organisation
et président du jury
G.-André VACHON
